

Quelles fonctions de l'anglo-américain dans le Français Contemporain des Cités ? Une approche socio-linguistique au roman beur

Danilo Vicca

Dipartimento di Studi europei, americani e interculturali
Università di Roma



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 5 - 2012
pp. 157 - 166

Résumé : Dans cette article, à la lisière entre le domaine linguistique et littéraire, nous proposons une analyse diachronique du Français Contemporain des Cités à partir d'un dépouillement systématique de quelques romans beurs pour montrer comment, d'une génération à l'autre, à un usage de l'emprunt à l'anglo-américain direct, dont l'insertion se fait « sur » plutôt que « dans » le discours français, se substitue un recours à un emprunt remodelé, annonçant l'hybridation des fonctions sociolinguistiques véhiculées par cette idiomie : subversive, symbolique, emblématique, grégaire. Ainsi, verbes et substantifs anglophones *interfèrent*, souvent en formes fautives, avec l'orthographe et la grammaire français et en fortifient la fonction néologique au niveau lexical et phraséologique vu que l'anglo-américain montre une tendance progressive à se figer dans des syntagmes, fréquemment argotiques, qui dépassent les limites d'un seul lexème.

Mots-clés : sociolinguistique, emprunt, néologie argotique, fonctions langagières, roman beur

Summary: This article lies on the border between the areas of language and literature. In it we propose a diachronic analysis of the language used in the French "Cités", starting from a systematic study of some Beur novels, to show how, from one generation to the next, the use of words borrowed direct from Anglo-American, which are integrated "on" rather than "in" the French discourse, is replaced by the use of remodelled borrowings, heralding the hybridization of sociolinguistic functions conveyed by this idiom: subversive, symbolic, emblematic, gregarious. English verbs and nouns interfere, often in incorrect forms, with French orthography and grammar, resulting in a strengthening of the neological function on a lexical and phraseological level, since Anglo-American shows a progressive tendency to get fixed in slang syntagms, often beyond the limit of a single lexeme.

Keywords: sociolinguistics, borrowing, slang neologism, language functions, Beur novel

Introduction

Le point de vue à partir duquel nous abordons le rapport entre l'anglais et le français, l'« histoire d'un combat » (Hagège, 1996b) pour certains linguistes et une « incroyable histoire d'amour » (Walter, 2001) pour d'autres, s'appuie sur l'analyse de l'influence de l'anglo-américain et de l'évolution du système des emprunts dans le sociolecte de

la banlieue de Paris, à partir d'un *corpus* de deux romans « beurs », « entre deux langues, entre deux cultures et identités [...] au carrefour d'une identité réelle et à la fois symbolique » (Duchêne, 2002 : 32) : *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef et *Boumkœur* de Rachid Djaïdani.¹

Ces textes sont intéressants aussi bien parce qu'il s'agit de premières œuvres, donc linguistiquement plus authentiques et moins investies de la conscience de leur valeur littéraire, que parce qu'elles définissent un laps de temps permettant à l'observateur sensible aux données linguistiques de tracer, dans le cadre d'une apparente continuité du substrat argotique (Vicca, 2012 : 1-6), certaines des possibles tendances de l'évolution du superstrat anglophone dans le Français Contemporain des Cités (dorénavant FCC). Bien que l'existence de l'anglo-américain dans le sociolecte de la banlieue remonte à une époque antérieure, il nous semble intéressant de mettre en relation les textes de ces jeunes écrivains beurs pour tracer les étapes d'une évolution ancrée à une série de fonctions langagières précises véhiculées à travers le système des emprunts.² La valeur des transformations de la langue française qu'a entraînées l'invasion de l'anglo-américain³ dépend nécessairement du point de vue à partir duquel nous abordons le phénomène. Si nous le considérons comme une « para-culture » on en soulignera la composante dynamique, qui renouvelle l'idiome par la création de néologismes et par le recours aux idiotismes « (...) d'abord timidement, avec des guillemets, de l'italique ou des commentaires, par quelques personnes, puis sans précautions et plus ou moins massivement » (Rey-Debove, 1986) jusqu'à leur stabilisation dans la catégorie du « français avancé ».⁴

Si nous le considérons, en revanche, comme un produit « contre-culturel » nous mettrons en évidence sa fonction subversive, où le mot se qualifierait comme une « arène » (Volocinov, 1973, 1977) qui abrite les conflits sociaux, ainsi que sa valeur agressive sur le langage. Ce dernier devient le moyen d'une contestation plus profonde de la part de ceux qui, vivant aux marges d'une société qui les exclut, s'identifient avec les expériences des marginaux américains.

Implications historico-culturelles et fonctions socio-linguistiques de l'anglais en banlieue

Véritable fil rouge des « insolences expressives » de la cité, l'anglo-américain permettrait de concilier les tensions et les intentions des banlieusards : la lexicalisation du vocabulaire anglophone, indiquant un emploi plus conscient de la part des locuteurs, témoigne d'une fonction symbolique reconnaissant dans l'histoire des *blacks*, une expérience qui, par certains traits, se réitère dans le contexte présent.

L'emprunt lexical n'est pas la seule motivation pour parler d'une fonction symbolique d'identification avec l'histoire des Noirs-Américains et avec les détours hostiles de leurs rapports avec *l'establishment*, avec leurs luttes pour l'émancipation, avec le « rêve américain » d'une égalité des chances offertes à qui veut s'accomplir, donc avec le mythe du « self-made man ». Par ailleurs, dans l'imaginaire linguistique des jeunes de la cité contemporaine s'insinue aussi l'idée d'une Amérique laquelle, ayant en partie perdu sa valeur idéologique la plus noble, en vient à concorder avec les désirs des jeunes qui, en imitant les tendances musicales, la mode et les habitudes d'outremer expriment un besoin ludique et s'évadent vers des atmosphères porteuses de bien-être et de divertissement, puisque « [...] émailler le texte de mots anglais, ça fait terriblement chic, ça connote l'aisance à se mouvoir dans le monde des paillettes, du luxe et de l'innovation et c'est aussi très ludique et très jeune » (Yaguello, 2000 : 361).

Il s'agit d'une forme d'évasion dont la fonction est souvent de compenser l'impossibilité de fuir physiquement l'enfermement de la banlieue,⁵ qui se réalise dans les allusions réitérées à Los Angeles, la ville du cinéma hollywoodien, qui semble renfermer en elle le sens entier de l'Amérique: le rêve de Grézi dans *Boumkœur* est de « s'évader aux États-Unis de Los Angeles » (p. 17).

C'est un mirage nourri aussi par la filmographie hollywoodienne, avec les bons « gangsters » des films américains, comme le Tony Montana de *Scarface* (BK, p. 44) et avec les « héros damnés » comme le Marlon Brando d'*Apocalypse Now* (BK, p. 71).

L'anglo-américain, une sorte d'espace pour énoncer l'altérité, coïncide avec l'espace physique de la rue, dont le discours émaillé d'emprunts contribue à l'établissement d'une contre-culture urbaine et d'une solidarité entre les marginaux du monde entier, connue comme « street credibility ».⁶

Outre sa valeur para-culturelle et contre-culturelle, l'emprunt peut être considéré comme l'attestation d'une « sous-culture » et donc comme la cause de l'appauvrissement et de la contamination qui inquiètent beaucoup les puristes⁷ sceptiques envers cette idée de diversité à laquelle, comme le rappelle Henri Boyer la langue ne peut pas se soustraire (Boyer, 2010/2011 : 13).

Morphosyntaxe des emprunts, sémantique et alternance codique

Le succès de l'anglais en banlieue, idiome allogène prépondérant⁸ peut aussi être attribué, outre aux valeurs idéologiques qu'il véhicule, à ses caractéristiques structurelles intrinsèques: « L'anglais est une langue à morphologie relativement pauvre [...] Le stock lexical natif (d'origine anglo-saxonne) est en grande partie monosyllabique, donc léger à manier [...] fondamentalement imagé, concret et dépourvu d'opacité » (Yaguello, 2000 : 356).

La rapidité d'élocution du FCC est signalée, notamment, par la prédilection pour des termes mono ou bisyllabiques non seulement français mais aussi anglo-américains, soumis au cryptage verlanophone (« kebla », THA, p. 33,⁹ « oinjs », BK, p. 21), ou tronqués pour en réduire la quantité syllabique: « Mac Do » (BK, p. 16), « sitcom » (BK, p. 24), « biz » (BK, p. 12), « cause » (« because ») (BK, p. 66), toutes stratégies qui paraissent adaptées aux intentions de communication des banlieusards. Inspirés par le rythme impatient du rap, ils cherchent une prosodie spécifique en déplaçant l'accent sur l'avant-dernière syllabe, des mots criés et un rythme accéléré.¹⁰

Du point de vue morphosyntaxique, un autre critère se rapporte aux capacités qu'a l'emprunt lexicalisé de devenir une base pour d'autres compositions lexicales possibles, particulièrement dans le discours de la deuxième génération. Dans le champ verbal nous rappelons que les emprunts lexicalisés en verbes suivent toujours le paradigme du premier groupe, pour des raisons liées à la plus grande simplicité de cette conjugaison qui du reste est la seule où on relève la formation de néologismes (Walter, 1988 : 355-7). Dans le champ sémantique du crime et de la drogue nous trouvons, par exemple, le verbe « racketter » (BK, p. 44), composé de « racket », qui retient de l'original anglais le sens de l'extorsion. C'est toujours par composition que s'effectue le passage de « deal » (déjà présent dans THA, p. 176, puis dans BK, p. 10), verbe indiquant la vente de la

drogue, à « dealer » (p. 12) et à la variante lexicalisée « dealeur » (BK, p. 12).¹¹ Un processus de composition analogue peut être enregistré dans « shooteuse », de « to shoot » qui indique l'injection de drogue dans le *slang* américain, d'où dérive la seringue dans la variante française indiquée.

Sur certains verbes anglais se réalise un calque qui n'en modifie pas la classe grammaticale. Ainsi par exemple de « to dope » > « doper », de « to sniff » > « sniffer », de « to speed » > « speeder ». Les formations verbales peuvent être assimilées au paradigme de conjugaison du premier groupe sur la base du mode, du temps et de la personne de référence dans l'énoncé, comme dans le cas du présent: « je shoote » (BK, p. 83), « tu me shakes » (BK, p. 32), « elles stoppent » (BK, p. 11) ; du passé composé à la forme active, « Aziz l'a K-Otisé » (BK, pp. 25, 40)¹² et passive, « Les piles de la pendule ont été rackettées » (BK, p. 44) ; ou du conditionnel, « je zapperais » (BK, p. 64).

Un troisième critère d'analyse d'ordre sémantique, concerne la « désécialisation » du sens étroit de l'emprunt : ainsi, par exemple, perdant sa signification originaire d'argent liquide, « cash » prend celle de quelque chose qui se fait « immédiatement » : « c'est cash que j'ai désintégré mon blaze » (BK, p. 142), « c'est cash qu'il me remit en place » (BK, p. 104). Pareillement, « black » finit par indiquer aussi un sac poubelle noir, « un black sac plastique verrouillé à triple nœud » (BK, p. 105), alors que « cake » dans l'expression « Tronche de cake »¹³ (*Kiffe kiffe demain*, p. 75) signifie « imbécile » et dans « faire tout un cake » (KKD, p. 40) > « faire confusion ».

Rappelons avec Geneviève Marechal¹⁴ que les anglicismes peuvent être distingués en fonction de la nature de l'emprunt qu'ils produisent. Ainsi, à côté des anglicismes intacts, qui sont simplement greffés dans l'énoncé français, on trouve des anglicismes francisés, formellement adaptés au niveau graphique, morphologique ou syntagmatique. À ces typologies, on peut ajouter celle de l'emprunt « plié » aux règles du FCC (verlan, apocope) ;¹⁵ ou « violé » par une contamination d'éléments du discours qui fusionne le registre argotique et le lexique anglais, lui-même, à son tour, souvent *slang*.

À partir de cette ramification il nous semble possible de tracer quelques évolutions de l'anglais dans le FCC ainsi que des assimilations au système du français « avancé ». L'analyse des data du corpus nous informe d'une réfraction exponentielle de l'emprunt à l'anglais dans la deuxième génération (60 occurrences) par rapport à la première (18 occurrences), ce qui acquiert un sens plus profond si l'on considère le recul de l'arabe (de 14 à 7 occurrences), désormais une langue dont l'insertion évoque les origines légendaires du « bled » et du « casbah »¹⁶ et les traditions éloignées dans le temps et dans l'espace, un système de valeurs identitaires et à même temps mythiques de façon que, si l'arabe est la langue des racines, l'anglo-américain de son côté véhiculerait une ambition aussi bien qu'une identification.

Dans le THA l'insertion du mot étranger n'influence pas le discours ni ne comporte aucun déséquilibre puisqu'il se limite à adapter l'énoncé aux besoins de communication éversifs des locuteurs, à leurs intentions de s'insérer dans un réseau plus vaste, aux goûts et aux comportements de la jeunesse qui émaillant son discours d'anglais le rend « branché ». En revanche, avec BK, on constate non seulement une absorption de l'emprunt anglais qui suit désormais les règles de la grammaire française, mais aussi son hybridation avec les formes argotiques et populaires dans des énoncés qui, dépassant

les limites du mot, se manifestent par syntagmes plus ou moins complexes, élaborés à partir de clichés, de façons de dire assez répandues. Quelques exemples de cette forme hybride sur l'argot et l'anglais : « taf au black » (BK, p. 12) ; « se la péter gangster » (BK, p. 21) ; « kidnapping à la con » (BK, p. 129) ; « la tige black » (BK, p. 33) ; « faire tout un cake » (KKD, p. 40), « ces tronches de cake » (KKD, p. 75).

Le « code switching » (Blom et Gumperz, 1972) se manifeste dans les emprunts se référant aux relations familiales tels que « sister » (BK, pp. 80, 124), « brother » (BK, pp. 12, 25, 125), « family » (pp. 35, 120), qui puisaient, dans le roman de la première génération, dans le fond argotique du français : « frangin », « frangine » (THA, pp. 85, 97, 157) ou même dans celui de l'arabe : la figure maternelle était désignée de son vrai nom arabe « Malika » (pp. 15, 17, 21 etc.), et la famille correspondait avec le lieu domestique, la « casbah ». ¹⁷

Ce glissement de l'arabe à l'anglais signale une transformation des attentes et des valeurs des beurs et un glissement de ce qui pouvait être une « fonction identitaire » véhiculée par le mythe des origines culturelles, à deux autres : une fonction « emblématique », d'identification avec les valeurs de la réalisation personnelle, de l'émancipation, de la démocratie et de la liberté inhérentes au mythe américain, et une fonction « symbolique », concernant l'émulation et la reconnaissance de soi dans des stéréotypes musicaux, cinématographiques d'images et de modes de vie que Louis-Jean Calvet a décrits comme les marques de la « culture interstitielle » (Calvet, 1994b : 269). Ces emprunts signalent la volonté de faire partie d'une communauté où on s'identifie et on se reconnaît dans les mêmes « galères », où on établit des relations de solidarité, qui inspirent une fonction « grégaire ».

L'autre champ sémantique dans lequel l'emprunt à l'anglais semble particulièrement prolifique est celui du travail, indiqué par les termes « job » (BK, p. 17) et « boss » (BK, p. 10). Dans le champ du travail nous pouvons inclure le terme de « sale travail », le « biz » (BK, p. 12). Cette forme apocopée de « business » (BK, p. 16) d'ordinaire fait référence à une activité illicite voire criminelle (« killer », BK, p. 44), souvent au trafic de drogue qui comporte l'usage d'armes, de « guns » (BK, p. 26). Les termes indiquant la drogue les plus récurrents sont ceux qui indiquent l'état d'enivrement causé par la consommation de stupéfiants : « flash » (BK, p. 101), par exemple, est un terme qui, d'ailleurs, révèle la centralité de la dimension onomatopéique dans le discours oral. À celui-ci s'ajoute, avec un sens analogue, « speeder » (BK, p. 84).

Quelques remarques sur les erreurs des locuteurs : les croisements entre les deux langues

L'emprunt se réalise souvent par des clichés linguistiques, des façons de dire ou des idiotismes dont l'adaptation dans le discours français est rendue parfois problématique par la compétence encore fragile du locuteur, ce qui déclenche un « croisement involontaire entre deux langues » (Hagège, 1996a : 239).

Ce phénomène est partiellement dû à la modalité d'acquisition de la langue anglaise qui ne survient pas nécessairement dans un contexte formel, mais qui se réalisait, dans le passé, « (...) dans un procès qui réduit spontanément aux normes du système indigène des formes entendues, répétées et déformées sans réaction du milieu » (Guiraud, 1965 : 109), alors que de nos jours, elle s'appuie sur la transmission par la presse et par les médias.

L'erreur¹⁸ peut donc se ramifier dans plusieurs directions: sur le plan orthographique, sur le plan morphologique et sur le plan conceptuel. Au premier cas appartiennent les adéquations orthographiques qui peuvent signaler une adaptation phonologique du terme. C'est le cas de « funkie » (« [...] mais j'aime pas le rap de variétés, qui me parle de bouger de là et qui me dit de me balancer les bras en l'air parce que ma vie est funkie » BK, p. 79), adapté à l'orthographe française au moyen du suffixe « -ie » en remplacement de l'original « -y » (« funky »). Pareillement, nous pouvons apercevoir dans l'orthographe fautive du syntagme « For me pour speak in English » (BK, p. 54) au lieu de « speak », ¹⁹ la trace d'une acquisition orale et informelle.

Sur le plan grammatical, déjà dans la première génération nous remarquons certains problèmes qui signalent une assimilation de certains lexèmes encore en phase de réalisation, comme dans le cas de la particule interrogative « why » qui est souvent erronément remplacée par « because ? » (THA, pp. 176, 179). L'acquisition informelle se manifeste aussi à travers des interférences qui confirment ce que nous avons rappelé au sujet du rôle du cinéma et de la musique dans l'absorption des anglo-américanismes. Ainsi, par exemple, dans l'erreur d'accord au pluriel de « doors » (« Alors c'est en pivert que s'est transmuté mon pied droit qui martèle la doors d'un rythme endiablé [...] » BK, p. 58), nous pouvons discerner une possible référence au groupe de rock américain homonyme. De la même façon, derrière l'erreur conceptuelle qui fait coïncider l'« araignée » avec l'« homme araignée » dans «Le courage me manque pour écraser une spiderman qui a tenté de m'empoisonner en cachette [...]» (BK, p. 80); « Il n'est pas impossible que la spiderman prisonnière de mon index gauche se soit conduite en traître à mon égard, [...] » (BK, p. 77), nous pourrions apercevoir une allusion au titre du célèbre film américain. Remarquons, à propos de la réduction des emprunts à la morphologie française, que le nom masculin « spiderman » devient féminin dans le discours du locuteur, « une/la spiderman », sous l'influence de l'équivalent français.

Conclusion

L'analyse linguistique et la confrontation des textes de la première et de la deuxième génération beur montre comment à un usage de l'emprunt direct, dont l'insertion se fait « sur » plutôt que « dans » le discours français, se substitue progressivement un recours à l'emprunt remodelé, dans lequel les verbes et les substantifs anglophones, se pliant aux règles orthographiques et grammaticales du français en fortifient la fonction néologique.

Par rapport à la première génération, dans la seconde, on passe, en outre, de l'ordre lexical à l'ordre syntagmatique et morphologique puisque l'anglo-américain se greffe dans des unités qui dépassent les limites du lexème: si dans THA nous relevons une seule locution polyrhématique de ce type « fifty fifty » (THA, p. 179), à laquelle on fait appel pour indiquer la répartition égale d'un butin, dans BK l'éventail expressif est beaucoup plus ample : « c'est pas cool » (p. 26), « le best of » (pp. 51, 158), « are you ready ? » (p. 57), « no comment » (p. 63), « top secret » (p. 156).

En outre, par rapport à la première génération, dans la seconde le sens évident de l'emprunt s'épaissit et s'enrichit de nouvelles connotations à inclure dans un discours plus ample sur les motivations sous-jacentes aux variations et aux changements du français dans le contexte banlieusard qu'il serait d'ailleurs stimulant d'approcher outre le texte littéraire à partir d'un ensemble de données²⁰ déduites, par exemple, à travers des questionnaires et des interviews enregistrées, pour vérifier si les mêmes tendances évolutives de l'emprunt à l'anglais sont aussi évidentes dans le français des écrivains beurs que dans le français courant de la banlieue.

Appendice

Anglo-américanisms dans THA

Joint p. 29
Flipper pp. 28-121
Blacks p. 34
Stick p. 37
Juke-box p. 40
Saloon p. 42
Cow-boy pp. 42-87
Challenger p. 51
Strip-tease p. 53
Slip pp. 54, 79, 107, 110
Squatte p. 73
Technicolor p. 73
Chewing-gum p. 74
Starter p. 86
Baby-foot p. 86
Pickpocket p. 103
Sandwich p. 104
Blackboard p. 134
Shit p. 140
K.O. p. 146
Dancing pp. 151-3
Slows pp. 152-3
Go p. 152
Slows p. 152
French cancan p. 159
Because? pp. 176-179
Dealer p. 176
Fifty fifty p. 179

Anglo-américanisms dans BK

Bonnet Los Angeles p. 9	Tag p. 31	Shadow p. 93
Boss(er) p. 10	Walkman pp. 31-44	Star p. 94
Baby foot p. 10	Shake p. 32	Uppercut p. 94
Deal p. 10	Black p. 35	Flash p. 101
Shooter la balle p. 11	Family p. 35	Round p. 94
Gun p. 26	Squat(tent) pp. 37, 53, 110	Punching-ball p. 103
Deale(u)r p. 12	Shoot(e) pp. 43-83	Cash p. 104
Cool pp. 11-28	Rackettées p. 44	Job p. 117
Grand broche pp. 12-25	Look de rappeur p. 51	Come-back p. 119
Tchatche p. 12	Bunker p. 57	Off p. 120
Au black p. 12	La doors p. 58	Family pp. 35, 120
Stocké p. 14	No comment p. 63	Brother pp. 12, 25, 125
Biz(ness) pp. 12-16	Je zapperais p. 64	Kidnapping p. 129
Mac Do p. 16	Cause p. 66	Welcome p. 130
Big mac p. 16	Meeting p. 67	
Big p. 19	Sponsoring p. 67	
Joint p. 19	Spiderman pp. 73, 77, 80	
Scoop p. 21	Primetime p. 79	
Bikers p. 22	Sister pp. 80-124	
Shit p. 22	Shoes p. 81	
Sitcom p. 24	Speeder p. 84	
Sniffer p. 25	Punch p. 89	
K-Otisé pp. 25-40	Speaker p. 92	
Sponsoring p. 30	Killer p. 44	

Taf au black p. 12
Se la péter gangster p. 21
C'est pas cool p. 26
Le best of pp. 51-158
For me pour speak in English p. 54
Are you ready? p. 57
C'est cash qu'il... pp. 104-42
Oinjs (verlan de joints) p. 21
Kidnapping à la con p. 129
La tige black p. 33
No comment p. 63
top secret p. 156
fuck de racism p. 83
Blackos (suffixe argotique -os) p. 86

Bibliographie

- Begag, Azouz. 1986. *Le gone du chaâba*. Paris : Seuil.
- Bernet, Charles et Rézeau, Pierre. 1997. *Dictionnaire du Français parlé, le monde des expressions familières*. Paris : Seuil.
- Blom, J.-P. and Gumperz, J. J. 1972. "Social meaning in linguistic structures: Code Switching in Northern Norway". In J. J. Gumperz and D. Hymes, *Directions in Sociolinguistics*. New York : Holt, Rinehart and Winston.
- Boyer, Henri. 1997. *Plurilinguisme: contacte ou conflit de langues ?*. Paris : L'Harmattan.
- Boyer, Henri. 2010/2011. « Diversité et pluralité linguistiques : les chantiers de la sociolinguistique ». *Culture et Recherche*, n°124 (hiver 2010/2011), pp. 13-14.
- Calvet, Louis-Jean. 1994a. *L'argot*. Paris : PUF.
- Calvet, Louis-Jean. 1994b. *Les voix de la ville*. Paris : Payot.
- Charef, Mehdi. 1983. *Le thé au harem d'Archi Ahmed*. Paris : Mercure de France.
- Corder, S. P. 1980. « Que signifient les erreurs des apprenants ». *Langages*, n°57, pp. 46-60.
- Djaïdani, Rachid. 1999. *Boumkœur*. Paris : Seuil.
- Duchêne, Nadia. 2002. « Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française ». *Meta*, XLVII, n°1, pp. 30-7.
- Elkouri, Rima. 1998. « Qui écoute les voix émergentes ? Le cas du *Thé au harem* d'Archi Ahmed ». *Dire, Montréal*, vol. 7, n°2 (hiver 1998).
- Étiemble, René. 1964. « *Parlez-vous franglais ?* ». Paris : Gallimard.
- Flaitz, Jeffra. 1988. *The Ideology of English: French Perceptions of English as a World Language*. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton de Gruyter.
- Gilder, Alfred. 1999. *En vrai français dans le texte. Dictionnaire franglais-français*. Paris : Éditions Le Cherche Midi.
- Giraud, J., Parnart, P. et Riverain, J. 1974. *Les nouveaux mots dans le vent*. Paris : Larousse.
- Goudaillier, Jean-Pierre. 1997. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose : 14
- Guène, Faïza. 2004. *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette.
- Guiraud, Pierre. 1965. *Le français populaire*. Paris : PUF.
- Hagège, Claude. 1996a. *L'enfant aux deux langues*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Hagège, Claude. 1996b. *Le français, histoire d'un combat*. Paris : Éditions Michel Hagège.
- <http://www.urbandictionary.com/>
- Jacomard, Hélène 2000. « Harem ou galère: le déterminisme géographique dans deux écrits beurs ». *Journal of French Studies*, vol. 37, n°1 (Jan-April 2000).

- Laroche-Claire, Yves. 2004. *Éviter le français parlez français*. Paris : Les dicos d'or de Bernard Pivot, Albin Michel.
- Lenoble-Pinson, Michèle. 1991. *Anglicismes et substituts français*. Paris : Éditions Duculot.
- Marechal, Geneviève. 1992. « L'influence comparée de l'anglais sur le français dans différentes aires géographiques francophones ». 23e Colloque de l'Association canadienne de linguistique appliquée, Université de Moncton.
- Méla, Vivienne. 1997. « Verlan 2000 ». *Langue Française*, n° 114, pp. 16-34.
- Merle, Pierre. 1999. *Le prêt-à-parler*. Paris : Plon.
- Nerrière, Jean-Paul. 2004. *Don't speak English. Parlez Globish!*. Paris : Eyrolles éditions.
- Pergnier, Maurice. 1989. *Les Anglicismes*. Paris : PUF.
- Picoche, J. 1977. *Précis de lexicologie française*. Paris : Nathan.
- Rey, A. 1999. « L'emprunt à l'anglais est indispensable ». *Al Ahram Hebdo*, n° 243, 5-11 mai 1999.
- Rey-Debove, Josette. 1986. *Dictionnaire des Anglicismes. Les mots anglais et américains en français*. Paris : Le Robert : p. VII.
- Truchot, Claude. 1990. *L'anglais dans le monde contemporain*. Paris : Collection « L'Ordre des mots », Le Robert.
- Vicca, Danilo. 2012. « Anciens argots, argots modernes ». *Laboratorio critico*, n° 1(2), pp. 1-6
- Volocinov, Valentin Nikolaevich. 1973 [1929]. *Marxism and the Philosophy of Language*. New York & London : Seminar Press ; 1977. *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- Walter, Henriette. 1988. *Le français dans tous les sens*. Paris : Laffont.
- Walter, Henriette. 1997. *L'aventure des mots français venus d'ailleurs*. Paris : Robert Laffont.
- Walter, Henriette. 2001. *Honni soit qui mal y pense L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*. Paris : Laffont.
- www.wordreference.com
- Yaguello, Marina. 2000. « X comme XXL, la place des anglicismes dans la langue ». In *Tu parles ?!, le français dans tous ses états* (sous la direction de Bernard Cerquiglini, Jean-Claude Corbeil, Benoît Peeters). Paris : Flammarion : 353-61.

Notes

¹ Mehdi Charef (1983) *Le thé au harem d'Arché Ahmed* (THA), Paris, Mercure de France; Rachid Djaïdani (1999) *Boumkœur* (BK), Paris, Seuil. Les anglicismes de ces romans sont répertoriés en appendice.

² Des séries de fonctions langagières de la langue de la *banlieue* ont été proposées par Louis-Jean Calvet qui, comparant l'argot à un travestissement de la langue, distingue une fonction cryptique (n'être pas reconnu) et une fonction sémiologique qu'il nomme « emblématique », et qui exprime le désir de « représenter quelqu'un d'autre ». Cf. Calvet (1994a : 114). Jean-Pierre Goudaillier classe les fonctions des argots sociologiques contemporains selon leur importance en fonction identitaire, fonction cryptique et fonction ludique. Cf. Goudaillier (1997 : 14).

³ « Au XXème siècle, le développement massif et exponentiel des sciences et de la technologie vient des États-Unis surtout et non plus du Royaume-Uni. Or, la technologie se vend et l'acheteur n'acquiert pas seulement des contenus, des concepts ou des outils mais aussi, bon gré mal gré, les mots qui leur servent d'emballage » (Yaguello, 2000 : 354).

⁴ D'après Pierre Guiraud, une forme peut être considérée « avancée » « (...) dans la mesure où elle a des chances d'être un jour acceptée par la norme ». Cf. Guiraud (1965 : 16).

⁵ Voir dans ce sens: Elkouri (1998) ; Jaccomard (2000).

⁶ D'après le *Urban dictionary* on entend par « street credibility » : « Commanding a level of respect in an urban environment due to experience in or knowledge of issues affecting those environments ». D'après ce dictionnaire, il s'agit aussi d'un véritable « portfolio » qui indique certains critères auxquels correspond un système de points : « (...) a series of points you gain within the 12-30-year-old black community in order to gain respect » parmi lesquels « 5 points: born black » ; « 10 points: born poor » ; « 65 points: been to prison » ; « 50 points: speak proper English ». Cf: <http://www.urbandictionary.com/>

⁷ Cette invasion des anglicismes dans le lexique français est une « querelle » que l'on peut faire remonter au célèbre pamphlet de René Étiemble, « *Parlez-vous français ?* » (1964) Paris, Gallimard,. Après cette date de nombreux anglicismes sont apparus dans la langue française: déjà en 1999, un dictionnaire *français-français* en atteste plus de 8000, fournissant également les équivalents français. Cf. Gilder (1999). À la fin des années 90 naît même une version simplifiée d'anglais, le « globish », employant seulement les termes et les expressions les plus fréquents. Cf. Nerrière (2004). Quelques tentatives récentes d'épurer l'idiome français sont à situer dans cette tendance défensive, parmi lesquelles : Lenoble-Pinson (1991) et Laroche-Claire (2004), qui tentent d'opposer des termes français à tout anglicisme possible. Ainsi par exemple, il faudrait préférer la « télécopie » au « fax », la « messagerie électronique » à l'« e-mail », l'« atelier » au « workshop », « en public » à « live », etc.

⁸ D'après Henriette Walter sur un total virtuel de 60 000 vocables du dictionnaire, 8600, c'est-à-dire 14,3 %, sont d'origine étrangère. Ce pourcentage se réduit à 12 % en considérant qu'on utilise couramment environ 35 000 vocables, parmi lesquels environ 4200 emprunts à d'autres langues, dont l'anglais (23 %), l'italien (16,8 %), et l'arabe (5,1 %). Cf. Walter (1997 : 15-17).

⁹ Il faut faire attention aux lexèmes qui semblent des anglicismes soumis à l'inversion syllabique mais qui sont, en réalité, des mots argotiques n'ayant à voir ni avec l'anglais ni avec le verlan. Ainsi « dab » (THA, p. 60) qu'on pourrait éronément faire dériver de « bad » est un mot d'argot d'origine italienne pour « père ». Pareillement, « taf » (THA, p. 158) ne dérive pas de « fat » mais c'est un terme argotique indiquant un « prix », une « récompense ». Cf. Goudailier (1997).

¹⁰ L'influence sur la dimension phonologique est un des critères qui, d'après Dubois: signalent le passage du xénisme à l'emprunt véritable, achevé par une série d'arrangements, comme au cas de « joint », qui est souvent prononcé à la française [ʒwɛ̃]. Sur le plan phonologique on relève deux tendances opposées. La première concerne les emprunts désormais lexicalisés qui tendent à être prononcés à la française: « On dit *gasoile* (gas oil) prononcé comme « toile », les *vatères* (water), *quenokoute* (knock-out) etc. ». Cf. Guiraud (1965 : 109). L'autre en revanche, que relève Méla, concerne la contamination de la prononciation anglo-américaine qui influence celle des termes déjà verlanisés comme « flippé » > « pefli » /peflaj/, ou « whisky » > « skiwi » /skaj/. La chercheuse en déduit que « La diphtongue /aj/ se trouve en français mais ici le son est associé à un <i> ou <y> comme en anglais. Cette association vient sans doute du Rap noir américain, l'influence culturelle la plus forte dans le milieu verlanophone ». Cf. Méla (1997 : 27).

¹¹ Dans la deuxième génération la tendance à composer le substantif masculin avec un suffixe en « -eur » qui vient substituer l'équivalent anglais en « -er » est plus répandue: « dealleur », « rappeur » (BK, p. 51).

¹² Notons comme l'acronyme « K.O. » présent comme tel dans THA (p. 146) est naturalisé dans BK sous la forme d'un verbe du premier groupe: « K-Otiser ».

¹³ D'après le *Dictionnaire du Français parlé, le monde des expressions familières* (Bernet et Rézeau, 1997), « Même si un jeu de mots sur “tranche de cake” est sous-jacent, *cake* ne désigne pas une pâtisserie; il s'agit d'une francisation du provençal *quéco* “membre viril” » (p. 72).

¹⁴ Geneviève Marechal, « L'influence comparée de l'anglais sur le français dans différentes aires géographiques francophones », 23e Colloque de l'Association canadienne de linguistique appliquée, Université de Moncton, 1992.

¹⁵ Rappelons le vocabulaire racial et ethnique (le « black » du THA (p. 34), et sa variante verlanisée « kebla » (p. 33), exhibant le suffixe argotique « -os » dans BK, « blackos » p. 86), un signal de référence pour les immigrés des banlieues à une culture plus qu'à une couleur. Cf. Merte (1999 : 103-4).

¹⁶ Dans BK, dans le cadre du lexique arabe, ces termes sont ceux dont les occurrences sont les plus fréquentes: « casbah » (« maison » pp. 10, 24, 35, 89, 123), « bled » (« pays » pp. 102, 103, 112).

¹⁷ Rappelons que dans un autre célèbre roman beur de la première génération, *Le gone du chaâba*, de Azouz Begag, les parents étaient désignés par des termes du parler des natifs de Sétif: « Abboué » et « Emma » respectivement « père » et « mère ». Cf. *Petit dictionnaire des mots bouzidiens* in Begag (1986 : 211-12). Pareillement, les chaussures qui étaient indiquées dans THA par le terme argotique « pompes » (pp. 107, 117, 127) deviennent désormais « shoes » (BK, pp. 81, 44).

¹⁸ Nous préférons le terme « erreur » à « faute » parce que le premier indique une carence de *connaissance* plutôt qu'une insuffisance de *performance*. Cf. Corder (1980).

¹⁹ Nous avons consulté le dictionnaire www.wordreference.com pour vérifier l'orthographe correcte des emprunts anglais.

²⁰ Rappelons, à ce propos l'étude d'Anne Le Guilly-Wallis qui analyse la présence des anglicismes (de la sphère lexicale aux syntagmes figés) dans les transmissions de radio françaises s'adressant à un public jeune. Cf. Truchot (1990).